

MARIE-PIERRE BARRÉ

TRIPLE PEINE



Marie-Pierre Barré

Triple peine

© Marie-Pierre Barré, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1924-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

1ère partie
ENTRE-DEUX

Alexia

L'odeur de la pelouse récemment coupée m'envahissait au point de m'étourdir.

Je restais là, assise en tailleur, au milieu de ces herbes rases, odorantes, picotant mes jambes nues et tremblantes.

Mes paumes se promenaient hésitantes, caressant ces tiges vertes, drues, rebelles.

Je fermais les yeux pour bien associer l'odorat et le toucher.

Je m'accrochais à l'espoir que chaque élément, chaque odeur me rappelant ma jeunesse, s'associe à mon esprit pour me ramener loin en arrière, vers une vie joyeuse, insouciante. Cette vie qui m'avait totalement échappé ces derniers temps.

Le soleil brûlant glissait sur mon corps froid sans réussir à le réchauffer ; j'aspirais profondément et je soufflais pour réguler mon rythme cardiaque. Un cœur emballé, déstabilisé, déchiré, brisé.

Je ne sais plus combien de temps je suis restée là ; il a fallu que l'ombre de la grande maison de mon enfance me plonge encore plus dans la fraîcheur, m'engourdisse, pour que j'ouvre les yeux et consente à l'évidence :

Il était parti !

J'ai besoin de quitter cette maison, ce jardin et de m'éloigner de tout ce qui reste de mes souvenirs... de nos souvenirs...

Je suis ankylosée, je me lève difficilement et me dirige vers la maison.

À chaque pas, mes jambes flageolent ; elles sont fragilisées par cette longue inaction associée à l'afflux incontrôlable d'images pleines de souvenirs heureux tristement disparus.

Péniblement, je traverse la cour bétonnée, craquelée, envahie d'herbes éparses et sauvages. Je m'oblige à regarder droit devant moi en me concentrant sur mon équilibre. Tout ici me le rappelle et m'évoque ses rires, ses gestes, notre amour fou et déraisonné avec cette impression d'une évidence éternelle partagée. Je suis fatiguée de lutter contre mes pensées qui m'engluent dans une profonde mélancolie. Je dois partir, quitter ce lieu cher pour m'arracher à ce bonheur perdu. Je n'ai plus la force de vivre au milieu des bruits, des senteurs, des objets, d'un lieu qui nourrissent ma nostalgie.

De la cour, je dois monter l'escalier principal qui donne sur la porte d'entrée de la maison. Cet escalier en pierre, vieilli par le temps, qui, lorsque nous nous retrouvions, représentait notre liberté d'aimer. À chaque marche gravie, toujours par moi en premier, mon cœur battait plus fort, rythmé par le désir, l'envie et l'interdit. Je l'imaginai derrière moi, pressé, ne pouvant s'empêcher de regarder mes fesses moulées dans une jupe courte, sobre mais de plus en plus attrayante au fur et à mesure de notre ascension.

Ces marches, je les gravis seule aujourd'hui, lentement, le cœur serré, avec ce vide qui anéantit et réduit mon allure, engourdissant chaque pas, chaque mouvement. La légèreté et l'excitation ont laissé place à l'angoisse.

Je me retiens un instant à la rambarde en fer forgé, incapable d'aller plus loin. Saisies par des tremblements, mes jambes sont affaiblies. Mon esprit ne commande plus rien. Chaque marche qui me rapproche de la porte d'entrée fait grandir ma souffrance. J'ai l'impression qu'une bête invisible se déploie dans mon corps et le ronge.

Il me faut continuer à avancer, tempérer cette douleur et retrouver ma volonté. Je sais au fond de moi que tant que je serai encore ici, sur notre domaine d'amour partagé, les souvenirs surgiront à chaque instant. Ces souvenirs qui m'étreignent le cœur en revenant en boucle. Les rires, les maladresses, les ébats,

les mots... tous sont là, bien présents dans mon esprit mais je ne peux plus les vivre avec lui et cela me désespère.

Quand j'arrive à la dernière marche – plus courte et plus haute que toutes les autres bien régulières – une image me revient en flash. Je le vois, comme un mirage, traversant la cour et venir vers moi, essoufflé de sa course, transpirant dans sa tenue de sport – cette tenue qu'il portait pour s'échapper de chez lui. Le jogging, qu'il faisait à chacune de nos rencontres, lui permettait de ne pas éveiller les soupçons de sa famille. Il s'en excusait à chaque fois, penaud mais n'avait pas d'autre moyen pour venir vers moi. Moi, je le trouvais tellement sexy avec son short dévoilant ses jambes musclées par l'effort, son tee-shirt blanc qui, une fois enlevé, faisait ressortir la trace du soleil plombant ; sa casquette, de laquelle s'échappaient quelques cheveux brun gris et ses lunettes de soleil qui le rendaient presque anonyme. Je le trouvais sexy sans jamais le lui dire car les mots ne venaient pas. Le temps était compté. L'urgence nous laissait sur notre faim de partage de nos pensées. Nos corps prenaient le dessus ; la raison nous échappait ; la situation nous empêchait ; l'autre ne savait plus vraiment qui était l'un et l'un se cherchait dans l'autre. Le temps filait pour finir par nous séparer, heureux, repus, bouleversés, émus, muets de toutes ces émotions qui nous coupaient la parole et laissaient place à un silence séparateur, gauche, qui n'appelait plus aucun mot sinon celui de se revoir, se revoir vite sans savoir quand.

Face à moi, la porte d'entrée. Ma tête tourne, mes émotions m'emportent, mes larmes coulent.

Je lutte contre cette emprise douloureuse qui me traverse et me met à mal ; je lutte encore et encore, avec l'espoir que mes tourments s'arrêtent enfin. Je sais qu'il me faut avancer, ne plus penser, même si le corps ne me porte plus, même si mon esprit s'embrume et mes yeux se troublent.

Il me reste encore quelques pas à faire sur le perron avant d'entrer et préparer mon départ. Moi aussi je dois disparaître, quitter cet endroit gorgé d'amour débordant au goût fruité devenu amer.

Je me retourne un instant, mélancolique, vers le jardin. L'ombre s'est épaissie, elle m'englobe comme un nuage menaçant. J'aperçois les anciennes écuries, au fond, un bref rappel de moments heureux de mon enfance éteints avec les disparus.

Mais quand cesseront donc ces disparitions, ces départs qui me poursuivent et m'emportent dans un tourbillon de douleur ?

J'avance sur ce perron inégal et brûlant, en m'obligeant à reprendre pied, à trouver le courage d'ouvrir cette porte pour chasser les souvenirs et regarder le futur avec espérance.

Quand je pousse les deux battants en bois, identiques à une porte de box, ils crissent. Un clin d'œil à ma demi-vie passée de cavalière. L'ouverture n'a jamais été facile ; combien de fois, avec lui, ai-je eu cette impression de résistance plus forte encore que d'habitude ! Mais cette difficulté n'était due qu'à mes frissons de joie, d'excitation, de précipitation qui m'empêchaient d'être habile et concentrée.

J'entends encore sa voix, résonner derrière moi, me proposant de l'aide. Troublée, je devenais encore plus maladroite alors que le temps nous était compté. À croire que ce moment qui fuyait trop vite m'entraînait involontairement dans un tourbillon d'incapacité en me paralysant.

En fait j'avais peur, peur d'ouvrir la porte et de laisser filer trop vite notre instant et lui avec. Tout s'entrechoquait : l'envie, le temps, les émotions, la peur, la joie éphémère, tout !

Derrière cette porte, nous nous sommes déraisonnablement aimés. Enfin je crois – aujourd'hui je ne sais plus – peut-être avais-je confondu son désir et mes sentiments. Pourtant, dans ces moments intimes, sans aucune promesse mais d'une intensité sans mesure, d'une évidence limpide et frappante, il m'était alors impossible d'en douter. Oui, aujourd'hui je ne sais plus, je ne comprends plus, le flou m'aveugle et disperse en moi des troubles de confusion mêlés à un sentiment profond de détresse amoureuse.

Je pénètre lentement dans cette pièce sombre envahie d'images puissantes de nous deux – aimantés, vibrants. Un salon, à peine éclairé par de petites fenêtres incrustées dans un épais mur de pierres anciennes, dont l'atmosphère devenue froide me déchire instantanément. Une réalité glaciale me submerge – elle efface la force de nos moments brutalement – et décuple la douleur de mon cœur en un instant. J'ai l'impression de perdre encore la raison qui est pourtant la cause de ce désastre. Cette raison qui rôdait chaque jour, chaque seconde autour de nous ou plutôt, non, autour de lui puisque moi je l'avais déjà perdue.

Le silence m'étreint lui aussi cruellement ; seul un effluve de son parfum m'apaise un instant. J'essaie de me ressaisir, je ne sais plus si je dois vite fermer cette porte et le respirer ou bien ouvrir en grand et laisser cette trace de bonheur s'échapper avec lui.

Finalement, je ferme la porte, j'emprisonne mes souvenirs. J'ai peur qu'ils ne s'envolent trop vite.

Mes yeux se ferment immédiatement. Je respire profondément l'odeur de son parfum qui m'enveloppe, m'anesthésie, me fait frissonner, je tends mes mains, je le cherche, je l'imagine, je le vois presque ; c'était avant-hier, hier... c'était. Douleur, longue douleur qui m'englobe et m'étouffe, dont je ne sais plus comment me débarrasser pour respirer, revivre et revenir dans le flot léger de la vie.

Sa voix me parvient de nouveau, comme un souffle, me disant combien il est heureux d'être là avec moi. Elle est entrecoupée d'une forte respiration due à l'effort de sa course, mélangée à l'émotion d'avoir pris tous les risques pour me serrer dans ses bras. Elle me rappelle aussi que rien ne sera facile, que le temps partagé sera court, qu'il doit être discret, que sa vie n'est pas simple car trop remplie de mille éléments ; des éléments qu'il ne maîtrise pas.

Évidemment, je le crois parce que nous n'étions pas prévus. Ce secret que nous partageons nous transporte avec violence tout en nous remettant en cause lors de brefs moments de lucidité.

Je ne me suis jamais posé de questions, l'évidence me guidait simplement. Je n'ai rien demandé, c'est arrivé. Le déni, semblable à une zone de brouillard que l'on peut traverser en hiver sur les routes de campagne, m'accompagnait, tant nos moments étaient intenses.

J'ouvre lentement les yeux, j'essaie de me réapproprier la réalité malgré la fragrance qui m'enivre. J'avance doucement, je résiste tant bien que mal aux souvenirs qui m'assaillent encore et encore. Je reprends peu à peu des forces et me réarme pour la suite de cette épreuve imposée.

Le salon a gardé les couleurs de mon enfance, avec ses rideaux lourds en velours orange, devenus presque transparents par leur exposition répétée aux rayons de la lumière quotidienne insidieuse. Sous les tapis en peau de mouton, pelés d'avoir été foulés, le plancher de chêne ancien grince presque à chaque

pas. Les fauteuils en velours de couleur saumon, passés, déformés, entourent la longue table basse en bois qui croule sous les livres. De nombreux livres qu'il a écrits sont mêlés à d'autres, des livres d'auteurs qu'il me faisait régulièrement découvrir. Ces autres qui étaient en quelque sorte des témoins inconscients de notre réalité. Ce salon nous accueillait, nous mettait à l'abri, protégeait nos rencontres et notre intimité. Aujourd'hui, sans notre présence, sans nos vibrations communes et partagées, sa chaleur et son attrait ont laissé la place au silence et au froid.

De nouveau, les souvenirs m'assaillent, je lutte en m'engouffrant dans le long couloir qui jouxte le salon et mène aux chambres. La nôtre, c'est la première, dès le couloir traversé, la plus proche, celle que nous avons choisie aveuglément, sans regarder les autres, bien trop loin, celle qui nous faisait gagner du temps, ce temps fourbe qui filait sans que nous puissions le retenir. Ma respiration est coupée, je suis submergée par de multiples images, colorées, heureuses. Je vois nos sourires, ses bras qui me retiennent d'avancer et me plaquent contre le mur, sa bouche qui se pose tendrement et fermement contre la mienne, nos corps à moitié déshabillés, qui se touchent, se frôlent, s'étreignent, se tordent, s'écartent, se rapprochent, peau contre peau, frissonnants, vivants !

Le supplice de la réalité présente est intolérable et me rattrape encore et encore, je n'y échappe pas, je suffoque ! Il me faut vite atteindre cette chambre, sortir ma valise, prendre mes affaires, partir d'ici, oublier, l'oublier, me désintoxiquer !

Je me dépêche, pas d'autres choix, je dois aller plus vite que ces visions qui s'imposent à mon insu. Je m'efforce de retrouver ma détermination perdue brutalement ces derniers jours, ces dernières semaines, depuis sa disparition. J'essaie d'oublier ma douleur en progressant vite et sans arrêt jusqu'à la chambre, les dents crispées.

Les derniers rayons de soleil illuminent la pièce avec son grand lit au milieu. Figée, incapable de m'en détourner, je revois nos ébats, j'entends nos promesses interdites échappées dans l'intensité de l'acte amoureux. Je sens un vertige me déstabiliser, mes yeux se brouillent, je m'accroche au montant de la porte, je glisse lentement jusqu'au sol, un genou à terre. Quelques longues secondes passent à lutter contre ce déséquilibre soudain avant que je ne puisse me relever lentement et reprendre pied. Mon cœur chavire, mon front est baigné de sueur, je retrouve doucement une respiration plus lente, plus profonde avant d'entrer et